

Le 12 mai 2017

La vie d'une femme exhibée à Vidy

Le théâtre de Vidy expose «Histoires vraies», cinquante ans de travail autobiographique signé Sophie Calle.

Une exposition de Sophie Calle au Théâtre de Vidy! Elle est certes à voir dans la cafétéria, endroit a priori peu approprié pour un travail aussi intimiste que celui de l'artiste française née en 1953. Mais si les fausses cloisons créées autour d'«Histoires vraies» n'englobent pas vraiment le visiteur, on a tôt fait d'oublier le brouhaha: il suffit de se plonger dans l'univers singulier déployé dans le petit accrochage, à découvrir jusqu'à fin juin.

Par ordre chronologique, images et textes non datés nous dévoilent les expériences et les rencontres de l'artiste tout au long de sa vie. *Histoires vraies* fut d'abord un livre, sorti en 1994 chez Actes Sud, réédité en 2014 et agrémenté de nouveaux souvenirs. A Vidy, l'exposition commence avec la photographie d'un bébé - Sophie Calle à deux ans -, souriant en bord de mer. Sous l'image, le texte manuscrit donne le ton de l'exposition: «Ma mère m'avait confiée à un groupe d'enfants. J'étais la plus petite, ils jouèrent à se débarrasser de moi. (...) Moi, je leur courais après et je hurlais: attendez-moi, attendez-moi. Ça m'est resté.»

La mort, toujours

Puis se délient sous nos yeux souvenirs, expériences et rencontres de Sophie Calle. On voit défiler de menues histoires ou de grands événements, communs à toutes les femmes ou presque, de sa découverte de la sexualité à la nuit qu'elle passe en haut de la tour Eiffel, intimant à des visiteurs de l'empêcher de dormir en lui racontant leurs propres histoires, en passant par son mariage avec Greg Shepard («Il m'a donné rendez-vous le 20 janvier 1990, à l'aéroport d'Orly, neuf heures. Il n'est pas venu. Le 10 janvier 1991, à dix-neuf heures, le téléphone a sonné: 'C'est Greg Shepard, je suis à Orly, j'ai un an de retard. Voulez-vous me voir?'»).

Certains thèmes sont récurrents: la mort, que ce soit celle d'amis, d'amants, d'inconnus - le médecin qui devait lui refaire le nez se suicida deux jours avant l'opération; le jeune homme qui louait son ancienne

chambre, où se trouvait encore son lit de jeune fille, s'immola par le feu dans celui-ci.

L'écriture est maîtrisée, parfois mécanique, sans fausse pudeur. Après sept années de vie commune, P. est parti par téléphone. La vie et l'œuvre se mélangent, et Sophie Calle brouille les genres entre roman, roman autobiographique, roman photo, psychanalyse. Elle donne tout, d'elle-même et de sa vie, à nous autres, à l'existence anonyme. Elle semble aussi ne jamais dire non aux personnes qui croisent sa route. Ainsi, lorsqu'un Américain de 27 ans lui demande de dormir dans son lit afin qu'il se remette d'une rupture amoureuse, elle ne refuse pas: elle lui envoie son lit par coursier jusqu'à San Francisco. «J'ai toujours peur de rater quelque chose», écrit-elle sous une image.

Goût de mélancolie

Cependant, au-delà d'une personnalité fantasque (elle fut strip-teaseuse à Pigalle, manqua de mourir un certain nombre de fois, garda le peignoir de son premier amant), Sophie Calle nous livre sans retenue les attentes et les échecs de la vie d'une femme, de n'importe quelle femme. Tant de souvenirs, justement décrits, nous renvoient forcément à nos propres expériences.

Ce qui reste de l'exposition, côte à côte avec le bouleversement créé par cette intimité avec une inconnue, est un vaste goût de mélancolie. Qui a vu cette femme à sa juste valeur? Quel homme l'a méritée? Ont-ils eu peur de cette personne libre, qui n'a jamais souhaité d'enfants et dont la carrière artistique est sans égal?

«On ne peut pas juger une relation, encore moins une vie, ni ce qu'il en reste. Elle ne souhaite pas qu'on la juge, elle souhaite se raconter. Alors écoutons-la», estime Oriane, 26 ans, visiteuse. L'exposition se termine avec la mort de ses parents. Elle retrace la vie et les peines d'une femme libre. Alors écoutons-la.

«Le défi à relever était d'inclure les danseurs dans le paysage»

«Anechoic» • La création de Cindy Van Acker pour 53 danseurs sera jouée en plein air dans toute la Suisse à l'occasion de la Fête de la danse. Regard de la chorégraphe sur sa partition.

«J'ai voulu inscrire les danseurs dans le paysage pour créer un tableau graphique, un monochrome vivant, explique Cindy Van Acker (photo Isabelle Meister). L'horizon et la confusion visuelle entre le sable, la mer et le ciel, ont été mes sources d'inspiration.» En 2014, la chorégraphe créait *Anechoic* pour 53 danseurs sur une plage d'Ostende. «Le bord de mer est saisissant. Le défi à relever était d'y inclure les danseurs.» On connaît le travail de précision de l'artiste genevoise d'origine flamande, qui livre avec cette pièce monumentale une composition d'une beauté plastique rare dans laquelle les danseurs se confondent avec le décor naturel. Dans quelques jours, invitée par la Fête de la danse parrainée par Réseau Danse Suisse, elle présentera *Anechoic* en plein air dans toute la Suisse, de Genève à Sierre, en passant par Lausanne et Zurich.

Nuées d'hirondelles

Dans des conditions plus ou moins similaires à la création, les danseurs s'installeront jeudi à la piscine de Bellerive, près de Vidy, après le Stade de Genève mercredi en ouverture de la Fête de la danse, célébrée depuis douze ans déjà en Suisse (entrée libre). A Zurich, le béton d'un stade désaffecté accueillera ensuite une version plus urbaine de la pièce, avant un retour à la nature à Sierre, où les jeunes artistes danseront dans un champ.

Comment Cindy Van Acker a-t-elle composé sa pièce? «J'ai écrit les partitions en amont, visualisant les mouvements dans ma tête à partir du concept de base: créer des trous dans la ligne d'horizon.» Vêtus de noir, les interprètes méticuleusement alignés ressemblent à des nuées d'hirondelles prêtes à déployer leurs ailes.

La pièce lui a été commandée à l'origine pour la volée de 53 danseurs de PARTS, qu'elle a répartis en groupes de nombres premiers. «J'imaginai les mouvements et les jeux de compositions entre eux. Au départ, à cent mètres de distance, les danseurs sont des silhouettes anonymes, le langage est très abstrait, pictural. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent, ils deviennent plus humains et les mouvements plus organiques. On

passé aussi de la lumière naturelle à la lumière artificielle.» «Anechoic» signifie «sans écho» en anglais. «La grande distance qui sépare les danseurs du public nous coupe des sons qu'ils produisent et crée l'effet d'un film muet.» Elle en a ici adapté la partition pour 47 élèves danseurs du Ballet Junior de Genève, du Bachelor en danse contemporaine de la Manufacture et du Marchepied de Lausanne.

Des pièces monumentales

Sa manière d'écrire se renouvelle constamment. Mais le recours à la partition n'est jamais systématique chez Cindy Van Acker. «J'invente une partition lorsque je conçois une multitude de corps comme un seul, de manière à créer des rapports entre eux.» C'était aussi le cas de *Magnitude*, pièce pour 22 danseurs du Ballet Junior conçue en 2013. «Pour chaque projet, j'invente les signes appropriés. Pour *Anechoic*, j'ai rempli des pages de symboles. Le graphisme de l'écriture peut aussi influencer la composition.»

Cindy Van Acker est l'une des rares chorégraphes aujourd'hui à composer régulièrement des pièces monumentales pour des grands groupes. Elle a acquis son «expérience avec les masses» auprès de Romeo Castellucci, qu'elle assiste actuellement à Munich dans *Tannhäuser* de Wagner. C'est entre deux répétitions avec les 90 choristes et les 30 danseurs au générique de l'opéra qu'elle répond par téléphone à nos questions. Elle encadrerait déjà les 60 figurants d'*Inferno*, d'après Dante, avec lequel le metteur en scène italien avait fait sensation au Festival d'Avignon en 2008.

C'est elle aussi qui a fait travailler la quarantaine de danseurs et la centaine de choristes de *Moïse et Aaron*, de Schoenberg, qu'il a présenté à l'Opéra Bastille l'an dernier. Ce qui n'empêche pas Cindy Van Acker de continuer de danser ses solos ou de créer ses propres pièces avec quelques danseurs. Une autre approche qui l'intéresse autant, confie sereinement ce phare de la danse contemporaine qui continue de briller à Genève comme sous d'autres latitudes. CDT